

*Dipartimento di Lingue e Letterature Straniere e Culture Moderne
dell'Università degli Studi di Torino*

Strumenti letterari

2

Comitato scientifico:

Paolo Bertinetti, Nadia Caprioglio, Giancarlo Depretis, Mariagrazia Margarito,
Riccardo Morello, Mariangela Mosca Bonsignore, Francesco Panero

Rifrazioni letterarie nelle culture romanze

a cura di Giancarlo Depretis

Trauben

*Volume pubblicato con il contributo del
Dipartimento di Lingue e Letterature Straniere e Culture Moderne
dell'Università degli Studi di Torino*

In copertina: Pablo Luis Ávila, *Subida al puerto de Granada (Amanecer)*

© 2012 Trauben editrice
via Plana 1 – 10123 Torino
www.trauben.it

ISBN 978 88 87013252

Indice

<i>Prefazione</i>	7
ORietta ABBATI <i>A Passagem das Horas: la macchina sensazionista “imperfeita” dell’ingegnere Álvaro de Campos.</i>	11
PIERANGELA ADINOLFI <i>Montherlant et l’Espagne: Don Juan et la Chevalerie du néant.</i>	21
MICHELLE ANDRESSA ALVARENGA DE SOUZA <i>Só a antropofagia nos une: uma leitura pós-colonial do movimento modernista brasileiro.</i>	33
GABRIELLA BOSCO <i>Armand Robin, poète sans passeport: portrait.</i>	45
GIANCARLO DEPRETIS <i>Vettovaglie divise e condivise. Coesione o scissione socio-culturale nel processo di castiglianizzazione in Portogallo durante la monarchia duale.</i>	55
ALESSIA FAIANO <i>Dal fantastico al neo-fantastico. Evoluzione di una modalità narrativa nella letteratura spagnola del XX secolo.</i>	67
PABLO LOMBÓ MULLIERT <i>Appunti sulle riviste letterarie ispanoamericane del primo Novecento.</i>	83
CHIARA MAINARDI <i>Médée di Hoffmann e Medea di Zangarini: da traduzione a trasformazione.</i>	91
MARIA ISABELLA MININNI <i>Juan Ramón Jiménez e la Francia: esperienza e poesia.</i>	107

ALESSANDRO OBINU Leopoldo María Panero traduttore. Cronaca di una perversione.	121
VERONICA ORAZI Irradiazioni trasgressive: <i>serrana</i> ruiziana contro pastorella Provenzale.	129
ELISABETTA PALTRINIERI La traduzione come trasposizione di codici culturali: brevi esemplificazioni attraverso la ‘picaresca’, il <i>Curioso tratado [...]</i> <i>del chocolate</i> e il <i>Sendeban</i> .	139
MONICA PAVESIO Le difficile métier de l’adaptateur dans la France du XVII ^e siècle.	157
MATTEO REI <i>Belkiss</i> di Eugénio de Castro in una prospettiva transtestuale.	165
LAURA RESCIA Médecins, charlatans et juifs entre France et Italie aux débuts du XVII ^e siècle: la traduction française de <i>Degli Errori popolari</i> <i>d’Italia</i> de Scipione Mercurio (1603).	185
G. MATTEO ROCCATI Les traductions françaises savantes au XIV ^e siècle.	195
YOLANDA ROMANO MARTÍN La prehistoria de la novela policial italiana en España: el folletín y la novela por entregas.	205

ARMAND ROBIN,
POÈTE SANS PASSEPORT:
PORTRAIT

Gabriella Bosco

Le plagiat est nécessaire. Le progrès l'implique.
Il serre de près la phrase d'un auteur, se sert de
ses expressions, efface une idée fausse, la rem-
place par l'idée juste. [...]
La poésie doit être faite par tous, non par un.

Isidore Ducasse, *Poésie II*

Le rêve du traducteur est de pouvoir s'oublier derrière l'écriture d'autrui, et de se faire en cela clandestin. S'absentant de lui-même, poète, il devient alors "tous les hommes et tous les pays"¹, et il en fait son destin:

... quelle perte, quelle déperdition pourrait atteindre quiconque vit sans lui dans tout autrui?²

Professionnel de l'aliénation, Armand Robin est non seulement l'auteur de *Ma vie sans moi*³, manifeste du métier, mais aussi et surtout le premier usager de la toile avant que celle-ci existe grâce à ses bulletins d'écoute des radios étrangères⁴, ainsi que le poète sans passeport par excellence, protagoniste de l'émission radiophonique inventée par Jean Tardieu⁵. De la dépersonnalisation contemporaine, il incarne – grand méconnu du temps présent⁶ – la variante la plus absolue qui soit.

¹ A. ROBIN, "Vacances", in *La fausse parole*, Ed. de Minuit, Paris, 1953, p. 36.

² *Ibid.*

³ A. ROBIN, *Ma vie sans moi* (1940), suivi de *Le monde d'une voix* (1941), préface d'Alain Bourdon, Gallimard, coll. poésie/nrf, Paris, 2005.

⁴ De 1941 jusqu'à sa mort en 1961, il passa de douze à dix-huit heures par jour, et la nuit surtout, à l'écoute des radios étrangères. Les informations ainsi recueillies alimentaient des bulletins destinés aux journaux et aux administrations. Dans la liste de ses abonnés, il y avait *Le Libertaire*, *Combat* et *L'Humanité* aussi bien que l'Élysée ou le Vatican. Mais en ce qui concerne ce dernier, nul document n'a été retrouvé pour le prouver.

⁵ En 1946, autour du musicien Pierre Schaeffer et du poète et dramaturge Jean Tardieu, des jeunes gens inventèrent le "Club d'Essai" de la radiodiffusion française. Fausses interviews, musique concrète, jeux de mots et de sons, Boris Vian et Antonin Artaud à micro ouvert: en d'autres termes, l'ancêtre de ce qu'est actuellement ARTE Radio.

⁶ Il serait injuste de ne pas évoquer les nombreux hommages rendus à Armand Robin par Roger Dadoun: il s'agit néanmoins d'interventions consacrées essentiellement à la figure

Toute la vie il a écouté les autres pour s'y traduire⁷, préférant les voix d'ailleurs à la sienne. Mais un certain jour on l'a fait taire de façon abrupte lui enlevant, à lui et aux nombreux contresens derrière lesquels il se cachait, tout droit de parole. Ce ne fut apparemment qu'un fait divers comme il en arrive tant d'autres, tristes et tragiques. Le 27 mars 1961, à Paris, Armand Robin sortit de chez lui. Une altercation s'engagea avec des boulistes du café voisin. Quelqu'un alerta la police. Armand Robin fut embarqué. Trois jours plus tard, le 30 mars, il fut retrouvé mort à l'Infirmierie spéciale de la Préfecture de Police. Il avait, quand il fut tué, 49 ans⁸.

Il vaut la peine de reprendre l'histoire dès le début. Vers l'écriture ce fut l'expérience de la perte à le pousser. La mort de la mère: l'épreuve du manque et la manière dont le langage essaie d'appriivoiser celle-ci occupent dans son œuvre une place éminente. Le deuil maternel en est le fondement (fondement paradoxal puisque c'est sur un vide que repose toute possibilité de parole). La poésie d'ailleurs n'occupe pas toute l'œuvre d'Armand Robin. Si c'est vrai que le recueil *Ma vie sans moi*, édité en 1940, résultat d'une sélection arbitraire effectuée par l'éditeur, plonge liriquement ses racines dans la Bretagne des premières années de son existence, il faut reconnaître que la poésie, de l'activité scripturale d'Armand Robin, n'est peut-être pas la partie la plus importante⁹; ce qui est sûr par contre est qu'elle en représente carrément la clé: principe d'écriture décliné cependant d'abord dans la prose, en 1936, avec *Le Temps qu'il fait*¹⁰, roman familial où il dévoile donc, par personnage in-

(anti)politique, à l'anarchiste Robin, bien plus qu'à son écriture.

⁷ "Je vis comme si j'avais quarante vies/ Où m'aventurer,/ Où détruire l'une après l'autre les destinées épaisses, Où trouver loin de mes ans des temps/ Où m'égarer" (A. ROBIN, *Ma vie sans moi*, cit., p. 98).

⁸ Il était né en 1912 dans les Côtes d'Armor, à Kerfloc'h dans la commune de Plouguernevel, huitième enfant d'une famille de cultivateurs.

⁹ L'œuvre personnelle en vers d'Armand Robin se limite à trois recueils: *Ma vie sans moi* en 1940 (Gallimard, coll. Métamorphose, repris par dans la coll. Poésie/nrf, en 1970 et à nouveau en 2005), *Les poèmes indésirables* en 1945 (aux éditions de la Fédération Anarchiste, repris par Georges Monti aux Editions Le Temps qu'il fait, Cognac, 1979) et *Le cycle sévère* en 1957 (dans la NRF, numéro de décembre, repris aux Editions Le Temps qu'il fait, Cognac, 1981). A ces trois recueils il faut ajouter quelques autres poèmes éparpillés en diverses revues ou diffusés par Robin lui-même sous forme de feuilles volantes, certains desquels ont été publiés par Françoise Morvan dans A. ROBIN, *Fragments*, coll. blanche, Gallimard, Paris, 1992.

¹⁰ Écrit en 1935. Deux extraits de ce livre sont parus en revue: le premier, *Hommes sans destin*, en novembre 1936 dans la revue *Europe*, le second, *Chevaux*, dans la NRF en décembre

terposé, le décès de la mère, survenu en 1933¹¹, le 28 novembre, alors qu'il avait 21 ans¹², mère dont il écrit à Jean Guéhenno (qui avait été son professeur de lettres au Lycée Lakanal, à Sceaux, près de Paris, où il était monté en 1929 pour préparer son entrée à l'École Normale Supérieure¹³ – Jean Guéhenno, l'humaniste, futur Académicien, qui lui resta lié, et ils ne furent pas nombreux, toute la vie):

Plouguernével,
le 3 décembre 1933

Cher ami,

Je me permets de vous appeler ainsi aujourd'hui, dans les circonstances douloureuses que je traverse: ma pauvre mère est morte. Sa mort fut plus heureuse que sa vie, qui n'en fut pas une, mais plutôt une souffrance perpétuelle, une suite poignante de mauvais traitements journaliers; elle vécut comme l'ombre d'une personne, sans avoir jamais pu parvenir à la dignité d'un être; elle vécut dans une sujétion et dans une peur perpétuelle, n'osant exprimer la moindre volonté, car la moindre volonté était punie. Que de fois celui que la loi m'oblige d'appeler mon père lui a souhaité qu'elle disparaisse; que de fois elle-même a désiré cette tranquillité, qu'aucune méchanceté humaine ne pourra jamais troubler!

Les seuls jours heureux de sa vie furent ceux qui précédèrent sa mort; elle n'eut jamais conscience de s'en aller et passa avec un sourire heureux.

Les ténèbres nous environnent, hélas!

Votre A. Robin¹⁴

Le jeune poète eut donc à trouver les mots pour apprivoiser la

1941. Après avoir été réédité en 1981 chez Gallimard dans la collection blanche, le livre est aujourd'hui disponible dans la collection L'Imaginaire (Gallimard, Paris, 1986).

¹¹ L'été précédent, il avait effectué un voyage en Pologne et en URSS, où il avait travaillé dans un kolkhoze et où sa déception avait été grande, à mesure seulement de son attente. Ce séjour détermina en fait l'orientation politique de son existence.

¹² "Silence autour du pauvre enfant qui passe environné de siècles, las et courbé sous les luttes, les misères et les défaites que sa mère lui transmet dans l'ombre. Est-il bien sûr qu'il vit encore? Ce souffle frêle et haletant qui s'attarde derrière ses épaules, n'est-ce pas son existence défaite et sucée aussitôt par la nuit? Si la morte l'abandonnait, que deviendrait-il l'instant d'après, livré à ses seuls regards? Il n'y a d'étoiles que pour les Rois Mages; mais nous tous nous suivons les yeux de quelque mort. Place au doux enfant que la morte conduit?" (A. ROBIN, *Le Temps qu'il Fait*, 1ère partie *Lueurs de paille*, I, Gallimard, Paris, 1986, p. 58).

¹³ Insolent, indifférent aux normes de la noble institution, il échoua à l'oral du concours d'entrée à l'ENS mais il obtint une bourse, en raison de son classement, lui permettant de s'inscrire à la Faculté de Lettres à Lyon.

¹⁴ A. ROBIN, *Lettres à Jean Guéhenno, Lettres à Jules Supervielle*, présentation Jean Bescond, Éditions de la Nerthe, Toulon, 2006, p. 29.

souffrance d'une mère privée de voix. Les mots pour dire le vide laissé par l'être proche.

De l'écriture, il fit par conséquent son métier mais son obsession aussi. Il connaissait tellement de langues qu'il finit par (vouloir) perdre la sienne. Non pas physiquement, mais mentalement:

Je me traduisis. Trente poètes de tous les pays prirent ma tête pour auberge. Je m'embuissonnai de chinois pour mieux m'interdire tout retour vers moi¹⁵.

Pour faire le point: sa langue maternelle étant le breton (même pas, un sous-dialecte à vrai dire, le fissel), il apprit le français à l'école, à l'âge de six ans. Vinrent ensuite dans son cursus scolaire l'anglais, le latin, le grec. À la faculté de Lyon, il apprit le polonais, le russe, l'allemand, l'italien. Il voyagea en Angleterre, Écosse, Hollande, Allemagne, Pologne, URSS, Italie, Belgique. Il apprit l'irlandais, et s'inscrivit à l'Institut des langues orientales à Paris en chinois et en arabe; il passa des examens en arabe, finnois, chinois et hongrois. Il se mit ensuite au japonais. Il apprit le géorgien. Il effectua d'autres voyages, notamment en Laponie et en Chine (de ce dernier voyage, on n'a toutefois pas de renseignements exacts).

Il s'adonna ainsi à la traduction, voulant trouver ses mots dans ceux des autres poètes. Il traduisit du persan, les *Rubayat* d'Omar Khayam; de l'arabe, le poète Imroul'qaïs; il traduisit Goethe et Shakespeare; de l'hongrois, les poètes Ady et Attila Jozsef; du polonais, Mickiewicz; de l'espagnol, Lope de Vega; du sud-américain, Ricardo Paseyro; et de l'italien, Giuseppe Ungaretti – mais il traduisit aussi, du chinois, Tou Fou; et d'autres poètes, du slovène, du macédonien, du bulgare; il s'attacha enfin au tchèque et au tchéromisse des prairies, le tchéromisse étant une langue finno-ougrienne de la Haute Volga¹⁶.

¹⁵ A. ROBIN, "Un lieu m'a", in *La fausse parole*, texte de réflexions sur ses écoutes radiophoniques ainsi que sur les mécanismes de la propagande publié en 1953 aux Editions de Minuit et réédité (suivi de *Outre écoute 55*) par Georges Monti, aux éditions Le Temps qu'il fait, Cognac, 2002. Le volume contient aussi la reproduction de deux bulletins d'écoute.

¹⁶ Voici la liste des ouvrages de traduction publiés: *Poèmes d'Ady*, Editions anarchistes, 1946, repris dans *Le Combat Libertaire*, Jean-Paul Rocher éditeur, Paris, 2009; André Ady, *Poèmes*, Ed. du Seuil, 1951, bilingue, repris par les éditions Le temps qu'il fait, Cognac, 1981; *Poèmes de Boris Pasternak*, Editions anarchistes, 1946, repris dans *Le Combat Libertaire*, Jean-Paul Rocher éditeur, Paris, 2009; *Quatre poètes russes (Maïakovski, Pasternak, Blok, Essénine)*, Ed. du Seuil, 1949, bilingue, repris par les éditions Le temps qu'il fait, Cognac, 1991, bilingue; *Poésie*

La traduction devint pour Armand Robin la *tierce langue* barthésienne ante-litteram lui consentant le détour du vide (“Je sais qu’il est un lieu loin de mon existence/ Où je pourrai éclore au sein de mes vrais jours”)¹⁷. Il essaya d’en rendre l’esprit dans un long texte qu’il intitula “Étonnement du traducteur”. Un passage:

Traduire un poème c’est conclure une alliance avec un premier traître: confronté au réel du bon sens, tout beau poème est par nature un contresens orienté par l’harmonie; rien ne doit, rien ne peut dispenser le poète traducteur de l’impérieux devoir de créer dans une autre langue un contresens équivalent; l’on n’a point affaire aux mots seulement, mais au miracle qui leur a permis d’être poésie; il est salutaire que l’esprit tout entier sente son pouvoir s’exercer à loisir sur la sonorité d’une syllabe; qui veut parvenir à la justesse doit se laisser séduire par une terrible rigueur, dont ne peuvent donner idée les nonchalances de l’exactitude¹⁸.

A ce sujet, Armand Robin n’eut de cesse de s’exprimer: en prose, en vers et sous forme de lettre. Les images employées pour dire une aliénation ressentie comme nécessaire sont nombreuses et très variées. En voici un exemple, tiré des écrits retrouvés dans son appartement après sa mort, et sauvées par Claude Roland-Manuel, Georges Lambrichs et sa femme:

... La beauté des autres poètes m'est un brasier
Où me jeter en fagot sacrifié, luisant et gai¹⁹.

Ou alors:

non traduite, Gallimard, coll. blanche/nrf, 1953; *Poésie non traduite II*, Gallimard, coll. blanche/nrf, 1958; Omar Khayam, *Rubayat*, Le club français du livre, 1958; repris par Gallimard, coll. poésie/nrf, 1994; Shakespeare, *Les gaillardes épouses de Windsor*, Le club français du livre, 1959, bilingue; Shakespeare, *Othello*, Le club français du livre, 1959, bilingue; *Hamlet, Othello, Macbeth*, Le Livre de poche, 1964; Shakespeare, *Le roi Lear*, Le club français du livre, 1959, bilingue, repris par Garnier-Flammarion, bilingue, 1995. En ce qui concerne Giuseppe Ungaretti, les textes traduits par Robin figurent dans le volume *Vie d'un homme*, coll. poésie/nrf, Gallimard, Paris, 1973, pour lequel le plus grand ungarettien français, Philippe Jaccottet, a utilisé, avec ses propres traductions, celles de Pierre Jean Jouve, Jean Lescure, André Pieyre de Mandiargues, Francis Ponge et Armand Robin.

¹⁷ A. ROBIN, “Ma vie sans moi”, in *Ma vie sans moi*, cit. p. 70.

¹⁸ Ce texte parut dans la première édition de *Ma vie sans moi*, réalisée chez Gallimard dans la Collection Métamorphose en 1940 (p. 123), mais n’a pas été repris dans les éditions successives (coll. poésie/nrf, 1970 et 2005).

¹⁹ A. ROBIN, *Écrits oubliés II*, Ubacs, Rennes, 1986, p. 33.

... Moi par moi délogé, remplacé
Par d'autres plus puissants habitants

Ma vie sans moi par une vie où je serai
Pourra se remplacer.

Je dépasserai le temps,
Je me ferai mouvant, flottant²⁰.

Des vers qu'il reprit souvent:

Toutes les autres vies sont dans ma vie,

Par les nuages nuage pris,
Ruisseau d'herbe en herbe étourdi,
Je me fuis de vie en vie
Hâte sans fin rafraîchie.

Je dépasserai le temps,
Je me ferai mouvant, flottant,
Je ne serai qu'une truite d'argent²¹.

Et voilà que, bientôt, à Paris, où sa connaissance des langues avait commencé à susciter beaucoup d'intérêt de la part des autorités, Armand Robin, jeune homme de vingt-huit ans qui avait gardé l'empreinte de sa Bretagne dans le physique mais qui s'était éloigné le plus possible de lui-même en se servant de la poésie venue d'ailleurs, fut chargé par le Ministère de l'Information de procéder aux écoutes nocturnes de toutes les radios du monde: embauché par le gouvernement en tant que « collaborateur technique »²².

²⁰ A. ROBIN, "Quarante vies", in *Ma vie sans moi*, cit., p. 98.

²¹ A. ROBIN, "Vie avec toutes les autres vies", *ibid.*, p. 175.

²² Le Ministère de l'Information avait été créé le 10 avril 1940 avec la mission "de recueillir, de mettre en œuvre par tous les moyens, l'ensemble de moyens utiles à l'affirmation et à la propagation de la pensée et de la politique française, ainsi qu'à la défense des intérêts supérieurs de la nation". Depuis le 1er octobre 1941, une loi avait confirmé le monopole d'Etat de l'émission et de la réception de la radiodiffusion. La Radiodiffusion Nationale, sous l'autorité du Vice Président du Conseil (Amiral Darlan), était seule habilitée à exercer ce monopole. Elle pouvait néanmoins concéder des postes de radiodiffusion à d'autres organismes ou à des sociétés privées mais dans le cadre d'un cahier des charges très stricte. Et à partir du 28 octobre 1941 une loi interdit l'écoute de la BBC. Dès le 18 novembre 1942, une ordonnance allemande étendit à la zone Sud la réglementation appliquée en zone Nord: déclaration des récepteurs, interdiction de l'écoute des radios étrangères, arrêt de la forma-

En raison d'un mariage²³ qui s'avéra être une erreur de jugement, Robin avait publié des articles dans *Comoedia* et dans la *NRF* de la période noire²⁴. Toutefois, son activité nocturne d'*écouteur* allait plus loin, ce n'était pas un emploi comme un autre:

Bien que mainte circonstance ait paru agir, seuls des mouvements intérieurs m'ont mené peu à peu à vivre courbé sous les émissions de radios en langues dites étrangères. Ce métier me prit, lambeau d'âme après lambeau d'âme, plutôt que je ne le pris.²⁵

Il en fit sa manière à lui pour être clandestin:

J'ai besoin chaque nuit de devenir tous les hommes et tous les pays. Dès que l'ombre s'assemble, je m'absente de ma vie et ces écoutes de radios, dont je me suis fait cadeau, m'aident à conquérir des fatigues plus reposantes en vérité que tout sommeil.²⁶

En fait, les bulletins qu'il rédigeait au petit matin et qu'il allait déposer vers midi au Ministère de l'Information, ensuite ronéotypés et diffusés dans divers services ministériels et à la Présidence du Conseil, servaient à renseigner non seulement les autorités gouvernementales, mais aussi les réseaux clandestins d'opposition au régime. Là encore, Robin faisait le double jeu. Mais quelqu'un essaya de l'en empêcher, et de le faire taire une

tion des techniciens, interdiction au juifs de posséder un récepteur (cfr. <http://100-ansderadio.free.fr/>). Il faut dire que les bases de la future radio libérée furent mises en place par divers mouvements de résistance. La plus importante d'entre elles: la création du Studio d'Essai à Paris qui, sous la couverture d'un laboratoire de recherches radiophoniques, prépara clandestinement la relève des ondes nationales.

²³ Avec Jacqueline Allan-Dastros, poétesse (auteur notamment de *L'Écho du silence*, Seghers, Paris, 1953), le 24 octobre 1940: témoins de mariage, Jean Paulhan et Paul Eluard. S'étant marié, Armand essaya de trouver un poste à la *NRF* qui, sous la pression allemande, avait entre-temps été confiée à Pierre Drieu-la-Rochelle. Le mariage devait s'interrompre moins de deux ans après, en décembre 1942, quand Jacqueline quitta définitivement le domicile conjugal.

²⁴ Deux textes parurent en décembre 1940 dans le premier numéro de la *NRF* nouvelle manière: *Ma Vie Sans Moi* et *Temps Passés*, dont un passage qui dénonçait le nazisme fut censuré par le directeur. D'ailleurs, un court article – "Domaine terrestre" – publié dans la *NRF* en avril 1941 témoignait du refus de Robin de s'en tenir, comme beaucoup d'autres, au silence en tant que forme de résistance à l'occupant. Cette volonté de rester présent dans la vie littéraire de la France occupée lui fut, par la suite, vivement reprochée.

²⁵ A. ROBIN, "Un lieu m'a", in *La fausse parole*, cit., p. 29.

²⁶ A. ROBIN, *Écrits oubliés*, éd. Ubacs, p.163-164; article du 12 septembre 1942, intitulé "Vacances", paru dans *Comoedia* et repris une première fois dans *La fausse parole*.

première fois: le 1er septembre 1943, dénoncé, il dut quitter le Ministère de l'Information et fut placé sous surveillance par la Gestapo.

Ce fut en réaction à cela que, le 5 octobre 1943, Armand Robin rédigea sa fameuse *Lettre indésirable n°1* qu'il adressa au quartier général de la Gestapo à Paris, avenue Foch, définissant ses destinataires "Preuves un peu trop lourdes de la dégénérescence humaine"²⁷.

Il reprit pour son compte ses bulletins d'écoute radiophonique, qu'il continua à diffuser à divers organismes et journaux issus de la Résistance (*Combat*²⁸ et *L'Humanité* entre autres). C'était le métier qu'il s'était inventé grâce à sa connaissance des langues: l'écoute de la propagande radiophonique la plus diverse – la *fausse parole* – sa transcription et son analyse sous la forme de bulletins ronéotypés.

Par ailleurs, il se lança sans épargner ses forces dans la traduction du poète hongrois André Ady:

... une fois de plus je fus un autre. Si je ne loge pas chez moi, laquelle des perdutions pourrait-elle m'atteindre ? – il se trouva que je rencontrai ADY, c'est-à-dire le poète européen qui, avec Essénine, avait il y a vingt ans déjà le mieux perçu de QUELLE guerre il s'agit dans notre ère. Par sa vie saccagée, en butte aux attaques de tous, par sa destruction par lui contre lui chaque jour assurée, par sa mort insultée, le hongrois ADY fut au-delà de toutes les patries ma patrie. Son corps carré et cabré, son regard très loin projeté et cependant invinciblement retranché, l'audacieuse pudeur de ses gestes illimités, ses épaules avancées en défi trapu, c'est là le refuge que je me choisis. Je pris bras dans ses bras; dépersonnalisé, je fus sa personne; dans tous ses mots apparemment je me suis tu; je me servis de sa vie pour vivre sans moi un instant de plus²⁹.

²⁷ Inédite du vivant d'Armand Robin, la lettre fut publiée la première fois dans les "Cahiers de saison", n° 42, été 1965. Reprise ensuite en 1979 dans le numéro 3 consacré à Armand Robin de la revue *Plein chant*, elle fut finalement recueillie en volume dans *Écrits oubliés I, Essais Critiques*, textes rassemblés et présentés par Françoise Morvan Ed. Ubacs, Rennes, 1986.

²⁸ En 1947, en pleine guerre froide, Armand Robin accepta, à la demande d'Albert Camus, de rédiger une chronique hebdomadaire sur les relations internationales vues à travers les radios en langues étrangères. La collaboration dura du 18 septembre 1947 au 29 mai 1948. Ces chroniques, sous le titre de la première d'entre elles, ont été recueillies en volume et présentés par Dominique Radufe dans: A. ROBIN, *Expertise de la Fausse Parole*, Ed. Ubacs, Rennes, 1990.

²⁹ Texte écrit deux ans après (titre: "L'un des autres que je fus"), version préparatoire de la préface des poèmes d'Ady publiés en mai 1946 aux Éditions anarchistes, ensuite reprise et modifiée pour les éditions du Seuil en 1951. Publiée dans la "Revue Internationale" en janvier-février 1946 avec une présentation d'Ady par Aurélien Sauvageot, et six poèmes figurant dans l'édition anarchiste, mais avec parfois des variantes assez importantes, comme si le travail de traduction n'était pas encore arrivé à son terme. La préface se terminait par un remerciement à qui avait bien voulu vérifier le travail de Robin.

L'après-guerre est l'époque où, suite aussi à la parution de la liste des excommuniés établie par le Comité National des Écrivains, dans laquelle Robin demanda à être inséré, il prit ses distances par rapport au monde de l'édition traditionnelle, Gallimard notamment, et inaugura sa collaboration au *Libertaire*, organe de la Fédération anarchiste. A cette période remonte sa fréquentation de Georges Brassens et de Maurice Nadeau, avec qui il participa au groupe parisien du XV^e arrondissement.

Le retour au monde de l'édition ne se fit qu'en 1951, grâce aussi à la décision de Jean Paulhan de quitter le CNE³⁰, et fut confirmé par la publication des traductions d'Ady aux Editions du Seuil. Mais au cours de la dernière décennie de sa vie, ce fut d'une manière nouvelle qu'Armand Robin croisa les deux formes d'activisme qu'il avait choisies: en créant des émissions radiophoniques consacrées aux poètes du monde entier. A l'initiative de Jean Tardieu, directeur du Club d'Essai, Claude Roland-Manuel prit contact avec Robin pour créer l'émission *Poésie Sans Passeport*. Armand Robin en prépara dix-huit, parmi lesquelles sont répertoriées des émissions sur la poésie hongroise (Ady), la poésie russe (Imroul'qaïs), la poésie suédoise (Fröding), la poésie bretonne, Attila Jozsef (en 2 parties), la poésie des Pays-Bas, la poésie néerlandaise des Flandres, la poésie italienne (Ungaretti), Rémizov, la poésie finlandaise (Koskienniemi)³¹.

Il s'agissait d'une sorte de retour en grâce progressif après la phase anarchiste et de refus. Robin envisagea même un nouveau mariage avec une jeune suisse, Monique Dupont. Et en 1952, pour la repartition régulière de la NRF, Gallimard accepta la publication d'un recueil de "Non-Traductions" pour lequel la préface intitulée "Eux – Moi" était prête. Elle ne parut en fait que l'année successive³². 1953 fut d'ailleurs une année importante, avec la publication de *La Fausse Parole*, recueil d'articles parus précédemment, et aboutissement d'une longue

³⁰ Cfr. à ce sujet Éric TRUDEL, *La Terreur à l'œuvre, théorie, poétique et éthique chez Jean Paulhan*, Presses Universitaires de Vincennes, coll. « L'imaginaire du texte », Paris, 2007.

³¹ Une fois terminée l'aventure de *Poésie sans passeport*, Robin continua à fréquenter la radio, comme invité ou comme présentateur, dans l'émission *Belles Lettres* notamment, pour y parler de ses poètes préférés: Pasternak, Ungaretti, Mickiewicz, Galczynski, Paseyro, Maïakovski, Tou Fou, Montale, Llywarch Henn.

³² Ce sera le premier des deux volumes de *Poésie non traduite* (I, Gallimard, coll. blanche/nrf, 1953; II, id., 1958). "Assez libre pour s'oublier dans les mots des autres. Assez fou pour les retranscrire comme les siens propres. *Eux-moi* comme effacement des frontières, comme dépassement des spécificités, comme envol d'une parole qui ne trahit pas", écrit à propos de cette préface Arlette GRUMO, dans l'article qu'elle consacre à Robin – "En ce temps où je devins poète ouïghour" – dans le numéro 30 du *Bulletin de critique bibliographique*, 27 janvier 2009.

réflexion sur les écoutes de radios et sur la propagande. Et puis, comme prévu, Robin participa au redémarrage de la NRF rebaptisée *Nouvelle Nouvelle Revue Française*. Sa première collaboration consista dans la traduction de quatre poèmes d'Ungaretti³³. Il continua à un rythme de trois ou quatre contributions annuelles jusqu'en 1958, surtout sous forme de traductions. Mais aussi, parfois avec des essais: en 1961 Robin publia dans la *NNRF* un article sur les *Lais* de Marie de France³⁴. Ce fut son dernier texte.

Dans les liasses retrouvées chez lui après sa mort, grand nombre de pages jamais publiées de son vivant, pour la plupart des brouillons mal conservés, il y avait une feuille où trois vers étaient écrits:

A l'heure du danger j'appellerai
Ceux pour qui mes nuits mes jours ont existé
Ils viendront, les poètes du monde entier...³⁵

³³ La *NNRF* n° 7, juillet 1953, "Giuseppe Ungaretti, *La douleur jour par jour*", pp. 188-192. Très intéressant le jugement de Philippe Jaccottet sur ces traductions, paru dans la *NNRF* n° 16, avril 1954: "Il n'était sans doute pas essentiel, mais nullement indifférent pourtant que les poèmes d'Ungaretti, dans le texte qui parut chez Mondadori en 1947, fussent groupés en un certain ordre: une suite de dix-sept petits poèmes, intitulés *Giorno per Giorno*, refaisait le douloureux chemin du deuil. Armand Robin n'en a choisi que quelques-uns, j'aurais voulu qu'il les reprît tous, ou qu'il signalât son choix. Mais des détails m'intéressent davantage. Presque toujours, Robin traduit mot pour mot, introduisant de ce fait dans le français, où elles prennent un accent particulier par la surprise, des tournures familières à la langue étrangère; en ce sens, son travail nourrit notre langue et aboutit à un texte français vigoureux, parfois rude, par une littéralité qui est en fait une liberté. Mais qu'il s'écarte de cette littéralité, comme il est parfois nécessaire, un sens aigu de l'efficacité du mot le conduit: ainsi, dans une réussite parfaite comme *Le Temps s'est fait muet*, au dernier vers [...]".

³⁴ A. ROBIN, "Le règne du cœur: Marie de France", *N.N.R.F.* n° 97, janvier 1961, pp. 164-169.

³⁵ Tous ces textes inédits sont aujourd'hui publiés dans A. ROBIN, *Le combat libertaire*, Jean-Paul Richer éditeur, Paris, 2009.